

Enfant de la frite

FR Fritland, une des friteries les plus en vue de la capitale, a une histoire peu commune, celle d'une famille albanaise qui ouvre un commerce avec peu de moyens et de grands rêves et celle d'un garçon qui préfère la musique des mots à celle de la graisse à frites. Zenel Laci se raconte dans un seul en scène au Théâtre de Poche. — GILLES BECHET • PHOTO: KAREN VANDENBERGHE

Zenel Laci s'est juré qu'à 30 ans, il quitterait la prospère frieterie familiale pour aller à l'université concrétiser son amour pour la littérature et la langue française. Il a tenu parole. Aujourd'hui, il est auteur, metteur en scène et scénographe. Dans son spectacle *Fritland*, il revient avec humour et tendresse sur le parcours de vie d'un jeune Belge d'origine albanaise qui récite du Rimbaud en surveillant la double cuisson à la graisse de bœuf.

Un Albanais qui fait des frites, ce n'est pas courant ?

ZENEL LACI: Mon père a toujours rêvé d'Amérique, mais il a dû s'arrêter en Belgique. Il avait l'ambition de devenir commerçant, pour être à son compte. Après avoir quitté les forges de Clabecq, il est venu s'installer à Bruxelles. Les frites, c'est par un concours de circonstances. Il y avait un snack à remettre près de la Bourse, c'était demi-spaghetterie, demi-friterie. Il ne connaissait rien à la frite. Deux de ses amis qui avaient des friteries du côté de la Gare du Nord lui avaient dit deux choses. Les pommes de terre ne coûtent pas cher et tout le monde mange des frites. Et le plus important pour réussir, c'est de veiller à ce que les frites soient toujours fraîches. C'était parfait pour lui. Il n'avait pas trop d'argent à investir et il avait cinq fils qui pouvaient travailler pour lui.

Et pour vous, qu'est-ce que cela représentait ?

LACI: Comme je n'avais que douze ans, il ne m'a pas demandé tout de suite de travailler à la frieterie. En attendant, j'allais le dimanche pour me faire la main et je trouvais ça plutôt rigolo. Il m'avait mis à l'école technique, comme tous ses enfants. Moi j'adorais lire et je ne comprenais pas les matières techniques. J'allais

seulement à trois cours, français, géo et histoire. Je n'avais pas de clé pour rentrer à la maison et j'en avais marre de traîner en rue, alors je rentrais par le soupirail et j'allais me cacher dans le grenier pour lire. J'ai commencé par Jules Verne, puis j'ai découvert Poe, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Un jour, la trappe s'est ouverte et mon père a compris que je n'allais pas à l'école et il m'a obligé à aller travailler à la frieterie.

Un sérieux changement ?

LACI: C'était très dur de rester tout le temps dans ce grenier mais j'ai souffert de devoir arrêter de lire. Quand on travaille 14 heures par jour, dont une partie passée dans la petite cave à peler des patates, il ne reste plus beaucoup de temps pour autre chose.

Heureusement, il y avait les rencontres ?

LACI: Parmi les clients de la frieterie, il y a eu Joseph. On le prenait pour un clochard. C'était un vieux monsieur avec un bonnet, toujours habillé pareil. Un jour, il m'a vu lire à la frieterie et il m'a apporté deux livres qui m'ont marqué. Un livre de Sartre et un autre de Merleau-Ponty. C'était un type de livres que je ne lisais

pas du tout. J'ai beaucoup discuté avec Joseph et bien plus tard, j'ai appris que c'était un prof de français pensionné qui errait en ville parce qu'il ne pouvait pas vivre enfermé, c'était ses mots. Il se lavait dans les douches publiques, mangeait le midi dans le même petit restaurant et le soir, il venait boire son café à la frieterie et on parlait livres. Il m'a fait découvrir une autre façon de concevoir la littérature.

Tout au long de ce récit, il y a la présence de votre père, que finalement vous ne chargez pas trop ?

LACI: J'ai toujours en tête le parcours qui a été le sien. Il a dû fuir l'Albanie par les montagnes en hiver. Il a vu sa mère et deux enfants de la famille mourir de froid. Quand je me retourne sur mes années à Fritland, on peut dire que ce fut une quête pour me détacher de l'influence de mes parents. À l'époque, on vivait dans un monde qui était le leur, pas le nôtre. Malheureusement, mon père, qui est décédé il y a quelques années, ne m'a pas vu me réaliser artistiquement. Cette pièce est donc un peu ma façon à moi de me réconcilier avec lui.

C'est avec lui que vous avez découvert l'Albanie ?

LACI: Quand l'Albanie s'est ouverte, je l'ai accompagné en Albanie. J'ai découvert son village natal et sa famille. J'ai vu un pays qui s'effondrait suite à la fin du communisme. C'était une société en faillite. C'est là-bas que j'ai pris conscience que j'étais belge. C'était l'Albanie de mon père, pas la mienne. Mon village natal, c'est Rebecq. C'est là que je suis né. C'est là que j'ai mes premiers souvenirs.

Fritland a aussi été votre fenêtre sur la Belgique et sur les Belges ?

LACI: La frieterie est un des rares lieux de la

« Fritland est un peu ma façon à moi de me réconcilier avec mon père »



Même s'il n'y travaille plus, Zenel Laci aime passer de temps à autre chez Fritland:
« Ça reste une entreprise familiale avec des valeurs ».

restauration qui est fréquenté par un panel très large de la société. On y rencontre les gens les plus précarisés comme les plus aisés. Quand je travaillais la nuit, à partir de 5 heures du matin, je lisais et j'écrivais. Joseph n'est jamais revenu et j'ai écrit un texte sur lui. Je l'ai envoyé à un concours littéraire en faisant croire que j'étais encore étudiant. J'ai donné le nom de mon ancien prof de français, comme on jette une bouteille à la mer. Après quelques semaines, j'ai reçu une lettre qui m'annonçait que j'avais reçu un prix. C'était une première reconnaissance et un encouragement.

Pouvez-vous encore apprécier des frites aujourd'hui ?

LACI: Il m'a fallu du temps pour y revenir. Dans certains milieux, j'étais très gêné de dire que j'étais fritier. Maintenant, j'aime passer chez Fritland qui reste une entreprise familiale avec des valeurs. J'ai toujours eu une affection pour les laissés-pour-compte, les clochards. C'est quelque chose qui vient de mon père. On n'a

jamais rien jeté. Quand il restait des invendus après la nuit, j'ai toujours donné à ceux qui demandaient. Ça, c'est aussi la bonne éducation du père qui nous a appris à tenir compte des plus pauvres.

Est-ce que ça a été évident pour vous de faire de ce récit un spectacle que vous interprétez vous-même sur scène ?

LACI: La friterie m'a permis de libérer la parole. J'avais écrit un texte qui était avant tout une galerie de personnages inspirés par les clients

de Fritland. Olivier Blin, directeur du Théâtre de Poche, m'a poussé à développer le personnage du fritier qui était à peine nommé. Si j'étais prêt à l'interpréter moi-même, il était prêt à le produire. J'ai réfléchi deux semaines et je me suis lancé. En Denis Laujol, le metteur en scène, j'ai trouvé quelqu'un de très complémentaire. Tous deux, on a fait des choix de vie très différents des parents. On s'est tout de suite entendus et il m'a aidé à aller plus loin dans l'écriture en creusant l'intime. **E**

NL Zenel Laci zwoer dat hij op zijn 30e de goeddraaiende frituur van zijn ouders zou verlaten om zich te wijden aan zijn liefde voor de Franse taal. Hij hield woord: vandaag speelt de schrijver, regisseur en scenograaf in *Fritland* met veel humor en tederheid zichzelf: een jonge Belg van Albanese afkomst, die tussen de curryworsten en andalouse Rimbaud citeert.

EN Zenel Laci swore that when he was thirty, he would leave his parents' successful chip shop and devote himself to his love of the French language. He kept his word: today the writer, director, and scenographer is presenting *Fritland*, in which he humorously and tenderly plays himself: a young Belgian with Albanian roots, who quotes Rimbaud between curried sausages and andalouse sauce.